la *lettre à Praesidius* (c'est-à-dire l'*epis.* 18 du Ps. Jérôme selon Érasme et Vallarsi); replacée dans la correspondance de Jérôme, elle deviendrait 22 A ou 23 A). On ne sait s'il faut admirer davantage l'érudition, la finesse ou l'esprit pratique qui se déploie également dans une présentation sobre et rigoureuse.

Yves-Marie DUVAL.

Éditions diverses.

PLAUTUS, *Three Comedies. Miles Gloriosus. Pseudolus. Rudens*, translated and with an introduction by Peter L. SMITH, Ithaca : Londres, Cornelle University Press, 1991, 314 pages.

Ce volume contient, précédée d'une courte introduction générale et de brèves notices sur chaque pièce, la traduction anglaise de trois comédies de Plaute. Il présente peu d'intérêt pour un public francophone, à ceci près que le traducteur a su utiliser excellemment les rythmes accentuels de l'anglais ou encore les possibilités allitératives qu'offre cette langue pour y faire passer beaucoup du style de Plaute. Je n'en veux en exemple que les deux premiers vers du *Miles* :

« Shine my shield till it glows and glitter and gleams
Like the radiant rays of the sun from a summer sky ».

Jean Christian DUMONT.

LUCRETIUS : *De Rerum Natura* VI, edited with translation and commentary by J. GODWIN : Warminster, Aris & Phillips Ltd, 1991, VII-196 pages.

Cette édition commentée est destinée à rendre le livre VI du *De rerum natura* accessible à des étudiants qui n'ont encore jamais abordé Lucrèce. Elle propose même un glossaire des termes littéraires utilisés (p. 193-194).

Le texte latin est assez satisfaisant. Mais il faut mettre un point-virgule à la fin du vers 19, une virgule à la fin des vers 20, 1012, 1075, un point à la fin du vers 945, et lire *ruinis* au lieu de *ruinas* au vers 600. La présentation n'est pas très homogène : les phrases commencent tantôt avec, tantôt sans majuscule; les ajouts sont signalés entre crochets < > aux vers 15, 112, 166, mais ne le sont plus par la suite (cf. les vers 208, 219, 245, 364, 366, 370, 374...); les transpositions sont ordinairement indiquées avec précision, mais pas aux vers 988-997; les vers 456 et 457 sont intervertis par inadvertance. L'apparat critique ne signale en général que les endroits où le texte proposé diffère de celui de C. BAILEY et de J. MARTIN, notamment en retenant une leçon du *Codex Laurentianus* 35.31 au vers 116, et des conjectures de W. RICHTER aux vers 490, 762 et 1195. Nous laissons aux lecteurs anglophones le soin d'apprécier les qualités de la traduction.

L'auteur a tenu compte des critiques qui avaient été faites par P. M. BROWN (*CR*, n. s. 38, 1988, p. 409-410) à l'édition qu'il avait procurée du livre IV chez le même éditeur en 1985. Son introduction et ses notes, deux fois plus abondantes, fournissent les moyens de comprendre de nombreux aspects du texte. Il donne à réfléchir en présentant les solutions qui ont été avancées pour expliquer le fait que le livre VI, et donc l'ensemble de l'œuvre, se termine par la description de la peste d'Athènes (p. 9-11). Il met en évidence le talent poétique de Lucrèce en expliquant les beaux vers 256-261 (p. 6-7). Mais les étudiants auront avantage à se reporter aux travaux antérieurs, tels que ceux de L. ROBIN, C. BAILEY, P. BOYANCÉ, P. H. SCHRIJVERS (dont le nom ne figure pas dans la bibliographie), pour mieux

saisir la progression de la pensée, les implications des démonstrations, la qualité poétique des passages qui ne sont pas les plus réputés.

Claude RAMBAUX.

M. TVLLII CICERONIS *Pro A. Cluentio Habito oratio* Silvia RIZZO recognouit (M. Tullii Ciceronis opera omnia quae exstant critico apparatu instructa, consilio et auctoritate Collegii Ciceronianis studiis prouehendis) : s. l., A. Mondadori, s. d. (1991), 169 pages.

Cette édition couronne le travail de longue haleine entrepris par M^me^ RIZZO sur la tradition manuscrite du *Clu.*, qui avait déjà donné lieu à deux publications : *La tradizione manoscritta della Pro Cluentio di Cicerone*, Gênes, 1979, et *Catalogo dei codici della Pro Cluentio ciceroniana*, Gênes, 1983. L'éditrice a collationné à nouveau avec grand soin les principaux manuscrits, d'où plusieurs listes de lectures erronées dues aux précédents éditeurs. On citera seulement 141, où ni Σ ni *B*, malgré le silence de BOYANCÉ, p. 142, ne donnent *cum*, ce qui assure que *C* ne l'avait pas, et fournit un argument à la correction *adsedimus*. M^me^ RIZZO a tenu compte des travaux postérieurs à ses deux volumes, principalement ceux de M. D. REEVE. Les courts extraits du discours découverts par R. H. ROUSE dans un manuscrit parisien du XII^e^ ou XIII^e^ siècle (*X*), publiés en 1978, sont pour la première fois pris en compte dans une édition. Ce témoin de très petites dimensions (environ 44 l.) a permis toutefois de confirmer pour 199 une correction de MADVIG, qui supprimait *nomen et* de *C*, que *X* ne donne effectivement pas. Il suffit de lire la traduction embarrassée de BOYANCÉ, qui recevait la leçon de *C* : *naturae nomen et iura mutauit*, pour mesurer l'amélioration apportée au texte. De même, M^me^ RIZZO a exploité plus largement que ses prédécesseurs la tradition du palimpseste de Turin disparu, *P*, en utilisant, outre les leçons expressément relevées par PEYRON, les leçons données par l'édition de 1753 dont se servit cet éditeur comme base à sa collation, lorsque PEYRON n'a pas signalé de leçon divergente dans *P* : ce témoignage indirect *a silentio*, qui comporte donc une certaine marge d'incertitude, est noté *P**. Ainsi, c'est l'accord de *P** et de *M* qui conduit M^me^ RIZZO à préférer la leçon *longe* en 34, là où la majorité des éditeurs recevait le *non longe* de *M*, les deux textes étant, du point de vue du sens, également défendables. En revanche, en 67, passage pour lequel *P* fait défaut, quand *C* donne *non ignoratis* alors que *M* omet la négation, S. RIZZO adopte le texte de *C*, évidemment correct d'après le contexte. L'éditrice, on le voit, se refuse à privilégier systématiquement une tradition (p. 31), et elle explicite dans l'apparat critique la nature du raisonnement qui dans chaque cas l'a conduite à choisir une leçon.

Cet apparat, le plus souvent négatif, est parfois de lecture difficile, rançon de sa richesse : S. RIZZO indique avec une grande précision la source des leçons mentionnant par exemple entre parenthèses les témoins de la tradition du *Cluniacensis C* perdu, et plaçant entre crochets les sigles des manuscrits s'écartant du consensus d'une des deux familles qui en sont les témoins, si bien que la combinaison des deux indications dans une même unité critique est parfois complexe, du type : 8 sentiebant PC (C = Σδ [*exc.* ψ^2^ O^2^]), pour 78. Les conjectures non retenues et les *testimonia*, importants dans le cas d'un discours dont le succès fut grand très tôt, sont généreusement cités.

L'utile liste commentée des points de divergence par rapport aux éditions précédentes donnée dans le volume de 1979 (dont on peut regretter qu'elle ne soit pas reprise sous forme abrégée dans le présent volume) facilite notablement le tra-

vail du recenseur, même si M^me^ RIZZO a modifié son opinion sur plusieurs points, ainsi en 47, elle abandonne à juste titre (cf. p. 21, n. 32) la leçon de *M* : *ignobili sed spectato homine*, qu'elle préférait en 1979, et revient à celle de *C* : *non ignobili*, en acceptant la correction de *sed* en *et* due à KAYSER. En 83, *quaerebat* des manuscrits humanistes, qui peut se prévaloir de l'homéotéleute et de la synonymie avec *flagitabat* qui suit immédiatement, est préféré à *querebatur* de *M*, généralement retenu par les éditeurs. Une élégante correction de ponctuation en 104 : *qua lege... repeti solet? De peculiis repetundis* fournit un sens satisfaisant (cf. l'abandon en 94 de la ponctuation de MADVIG et le retour à la ponctuation ancienne : *Quid? Conferam*, et en 182 le retour à la ponctuation de CLASSEN : *Itane tandem... mulier furiosa? Cum*, etc.). Au § 116, l'éditrice recourt aux *cruces* : † *non* † *admittunt* pour la leçon évidemment corrompue de *M*, dont la traduction de BOYANCÉ rend manifeste l'incohérence par rapport au contexte, sans retenir *non amittunt* (d'après *non amictunt* de *C*), avec la valeur de « ne laissent pas de côté, ne se privent pas de », qui la tentait en 1979. La restitution d'un mot proposée par MOMMSEN : *non* ⟨*inuiti*⟩ *admittunt*, relevait d'une chirurgie un peu lourde. Peut-être faut-il chercher un objet direct derrière le *non* fautif (cf. plus bas *attendunt cetera*)? On peut proposer, à titre d'exemple, *nomen*, qui apparaît avec une valeur presque technique dans le passage du *Rab. Post.*, 9-10, traitant de la *litis aestimatio* (deux occurrences, et cinq occurrences de *appellare*; à rapprocher de *nomen recipere* dans la procédure d'accusation), en comprenant : « si une demande de fixation de peine pour crime capital a été introduite contre le condamné, (les jurés) retiennent (prennent en compte) son nom ». En 127, la suppression de *contiones*, présent dans l'ensemble de la tradition, suscitera des réserves : *ut illa Quinctiana habebantur*, « secondo il tenore di quelle affermazioni di Quinzio », s'appuie sur 113, *illa igitur omnia Quinctiana... iudicauerunt* (texte de *C*), mais dans ce passage, la mention des *contiones* de Quinctius qui vient d'être faite explicite le neutre pluriel, ce qui n'est pas le cas en 127; peut-être faut-il s'en tenir à la correction de GRAEVIVS reçue par CLARK : *ut in illa Quinctiana contione habebatur*. En 180 : *cum exsectio... animaduerteretur* ⟨*et mirarentur*⟩ *homines*, l'addition de *et* et le déplacement de *mirarentur* améliorent notablement la correction de BOYANCÉ. On accordera enfin la palme à la superbe correction apportée au texte de 179 : *ut hunc Oppianicum* (...) *ad hanc accusationem detraheret inuitum, despondit ei filiam suam*, au lieu de *inuito*, texte unanime des manuscrits reçu par tous les éditeurs, correction économique qui, tout en donnant une place satisfaisante à l'adjectif, fait disparaître une incohérence dans le raisonnement (cf. *Tradizione*, p. 118) et, peut-on ajouter, une absurdité juridique : celle de fiançailles imposées au jeune Oppianicus, *sui iuris* depuis trois ans du fait de la mort de son père. Utile *index nominum*, p. 163-169. On ne peut entrer ici dans le détail de l'onomastique des personnages, si importante pour l'histoire sociale, et on souhaite que les remarques ponctuelles qui précèdent suffisent à montrer que l'édition de M^me^ RIZZO marque à coup sûr un tournant dans l'histoire du texte du *Pro Cluentio*.

Philippe MOREAU.

CICERO, *On friendship & The dream of Scipio*, Edited with an Introduction, Translation & Commentary by J. G. F. POWELL : Warminster, Aris & Phillips Ltd, 1990, XI + 176 pages.

Dès l'abord, l'auteur de cette traduction commentée précise quel est le public auquel il s'adresse : son *ideal reader* a une connaissance limitée de la langue et de la littérature latines, mais aussi un ardent appétit de connaître les textes. Il n'y

a donc dans cette édition aucune prétention à une érudition exhaustive, mais un souci réel d'apporter au lecteur une information rigoureuse. Pourquoi avoir associé ces deux textes, qui correspondent à deux périodes différentes de l'activité philosophique cicéronienne? L'explication donnée par J. G. F. POWELL nous paraît peu satisfaisante. Quoi qu'il en dise, le *Somnium Scipionis* n'est pas l'un des textes les plus « accessibles » de Cicéron et il eût été *a priori* plus logique d'associer le *De amicitia* au *De senectute*. La véritable justification se trouve évidemment dans la personnalité de Scipion Émilien, qui est au centre du *Laelius* comme du *Somnium*.

L'introduction au *De amicitia* ne témoigne certes pas d'une estime excessive pour les capacités philosophiques de Cicéron, mais contient d'utiles précisions, notamment de caractère bibliographique, sur le thème littéraire et philosophique de l'amitié. En ce qui concerne la traduction, elle est généralement élégante et précise. On notera cependant quelques inexactitudes : § 1 *sumpta uirili toga* n'est rendu que de manière très atténuée par « when I came of age »; § 10 la traduction de *sapientes* par « philosophers » nous paraît inexacte; § 22 *non aqua, non igni, ut aiunt, locis pluribus utimur quam amicitia* est traduit par « we use fire and water no less often than we make use of friendship », ce qui équivaut à une malencontreuse inversion des termes de la comparaison; § 33 le *saepe* porte selon nous sur *mutari* et non sur *dicebat*; § 40 *casus rei publicae* est rendu de manière trop neutre par « state of the Republic ». Les notes sont plus historiques que philosophiques : à titre d'exemple, ce qui est dit de l'οἰκείωσις au § 80 ne permet guère de comprendre comment la relation à autrui s'articule sur cette première pulsion vitale.

Nous n'avons pas relevé d'erreur dans la traduction du *Somnium*. Les notes nous ont paru nettement plus substantielles que celles du *Laelius*.

Carlos LÉVY.

CICERO, *On Stoic good and evil, De finibus 3 and Paradoxa Stoicorum*. Edited with an introduction, translation and commentary by M. R. WRIGHT : Aris & Phillips Ltd, 1991, 220 pages.

Cette édition rassemble les trois grands textes cicéroniens dans lesquels se trouve exprimée la théorie stoïcienne du souverain bien et son corollaire, les fameux « paradoxes ». A ce titre, elle a une incontestable cohérence et elle rendra des services à tous ceux qui, à des titres divers, s'intéressent à ces textes, sans qu'on puisse dire pour autant qu'elle permet d'aller au fond des problèmes. Il était, en tout cas, judicieux d'ajouter en appendice le fameux passage du *Pro Murena*, 61-63, dans lequel les paradoxes stoïciens sont raillés par Cicéron au nom d'une morale plus humaine et tolérante, celle de ses maîtres académiciens. L'introduction contient pour l'essentiel un rappel des différentes doctrines hellénistiques en ce qui concerne le *telos*. On est surpris d'y lire (p. 14) que le *De finibus* est « the most philosophically interesting of Cicero's works ». Au nom de quoi décréter que cette œuvre est philosophiquement plus intéressante que les *Académiques* ou le *De officiis*? De même, affirmer, p. 12, que la Nouvelle Académie a été « profondément influencée par les sceptiques originels », c'est aller à l'encontre des textes et de l'interprétation qu'en donnent la plupart des recherches actuelles. La traduction est dans l'ensemble correcte, mais pourrait être plus précise. Par exemple, au § 9, la traduction de la phrase *sed tamen infici debet...* ne tient aucun compte de la construction de la phrase latine. Au § 15, la traduction de *indiserti* par « inexpert » n'est pas exacte. Peut-être aurait-il été possible de trouver pour *aestimabile* (§ 20) un équivalent plus satisfaisant que « *of plus value* ». Mais surtout il est regrettable que le sens de la phrase *esset autem fugienda si esset misera* (§ 19) ait été complètement dénaturé

par une traduction qui ne tient aucun compte de l'irréel du présent! Signalons également une coquille dans le texte latin au § 23 (*utilio*). On remarquera, dans les notes, à la page 120, l'absence de toute référence à Erillus, ce Stoïcien qui accompagne dans les textes doxographiques Ariston et Erillus, et à la page 148 une erreur manifeste : les Péripatéticiens ne figurent pas parmi les écoles qui ont proposé un souverain bien sans *honestum*. Il est, par ailleurs, éminemment regrettable que l'auteur de cet ouvrage pousse à l'extrême la tendance actuelle des chercheurs anglo-saxons à ne citer que ce qui est publié dans leur langue. A titre d'exemple, on aurait aimé voir au moins mentionné le livre si novateur de Facio STOCK, *Omnes stultos insanire. La politica del paradosso in Cicerone*, Pise, 1981. Certes, J. BRUNSCHWIG figure dans la bibliographie, mais pour un article en anglais, et son nom est orthographié de manière incorrecte! Il y a dans cette attitude de fermeture quelque chose de profondément préoccupant pour l'avenir de la recherche, dont on avait cru comprendre qu'elle participe de l'universel.

Carlos LÉVY.

K. W. GRANSDEN, *Virgil, Aeneid, Book XI* (Cambridge Greek and Latin Classics) : Cambridge University Press, 1991, 152 pages in-8°.

Destiné aux élèves des classes terminales du second degré et aux étudiants des universités, ce petit livre a une portée supérieure à son ambition et à la modestie de son format. La densité de ses 35 pages d'introduction et de ses 76 pages de commentaire pour les 915 vers du chant XI de l'*Énéide* résulte sans doute en grande partie de sa lente maturation, plus d'une dizaine d'années au long d'une expérience virgilienne approfondie de la part de son auteur. K. W. GRANSDEN a en effet entrepris cet ouvrage après avoir publié dans la même collection en 1976 le commentaire de l'*Énéide*, VIII. Puis il a préféré se consacrer à un essai de synthèse sur l'ensemble de l'*Énéide* iliadique. En 1984 il achevait *Virgil's Iliad. An essay on Epic narrative*, Cambridge University Press. En 1990 il publia un volume présentant l'*Énéide* dans la collection « Landmarks of World Literature » éditée à Cambridge.

En introduction au chant XI, GRANSDEN a écrit une rapide synthèse sur les trois derniers chants de l'*Énéide*, les plus italiens du poème à ses yeux, chants au cours desquels disparaissent les opposants italiens à l'installation des Troyens dans le Latium. GRANSDEN estime que dans ces chants le poète a déployé un art qui était parvenu à sa plus grande puissance, et il s'est efforcé de faire percevoir à ses lecteurs le foisonnement d'inventions originales qui se développent dans la multiplicité même des références à l'*Iliade* ou dans le recours à de nombreuses sources antiquaires et au travers d'une manière souvent callimachéenne. GRANSDEN s'est en particulier attaché à montrer « la sensibilité omniprésente d'un créateur qui s'implique continuellement dans toutes les nuances possibles de son propre texte, déployant continuellement de nouvelles manières de mieux approcher la condition humaine » (p. 6).

Dans son introduction comme dans son commentaire, GRANSDEN met l'accent sur le plaidoyer contre la guerre, que Virgile développe dans les discours de Diomède, de Drancès, ou alors qu'il décrit les funérailles de Pallas. De belles pages ont été consacrées à Camille, création littéraire de Virgile. L'héroïne de la seconde moitié du chant a retenu, comme il se doit, l'attention de GRANSDEN, et l'on ne chicanera guère l'auteur si la bibliographie n'est pas alors tout à fait à jour. Mais le commentateur, à mon avis, a quelque peu négligé Turnus à propos de qui il renvoie trop rapidement à V. POESCHL et à W. R. JOHNSON (or depuis

la parution du volume V de l'*Enciclopedia Virgiliana*, 1990, la référence qui s'impose est l'excellent article d'A. TRAINA sur le prince rutule).

La ligne de force du chant XI me paraît en effet accompagner une montée de la nuit pour Turnus : le dénouement fatal approche pour le héros. Le chant s'ouvre avec l'aurore de la victoire pour Énée qui dresse un trophée des armes enlevées à Mézence, l'un des principaux soutiens de Turnus, désormais disparu. Les menaces et dangers se multiplient autour de Turnus : les obsèques de Pallas laissent présager la prochaine vengeance de la victime outragée ; le vide s'instaure autour de l'ennemi d'Énée : les discours de Diomède et de Drancès, le comportement de Latinus le montrent bien ; Camille meurt. Turnus a commis une nouvelle erreur tragique, quand après avoir lucidement accepté la perspective du duel avec Énée, il a incité à recommencer la guerre contre les Troyens (cf. v. 460-461), guerre dans laquelle Camille a été entraînée pour sa perte (cf. le soupir désolé de Diane, v. 584). La nuit s'étend réellement à la fin du chant, figure de la nuit éternelle qui fermera bientôt les yeux de Turnus.

Une lecture plus tragique du chant, une attention plus grande portée à l'écriture dramatique de Virgile me paraîtraient pouvoir contribuer à mieux mettre en évidence cette intensité d'un art que W. K. GRANSDEN aide par ailleurs à percevoir.

Antoinette NOVARA.

OVID, *The Second Book of Amores*, edited with Translation and Commentary by Joan BOOTH, Aris & Phillips Ldt : Warminster, 1991, 198 pages.

Ce petit ouvrage consacré au livre II des *Amours* s'ouvre sur une bibliographie suivie d'une introduction de 19 pages, qui donne des renseignements sur la biographie d'Ovide, les dates des éditions du texte, l'élégie en Grèce et à Rome, son traitement dans les *Amours*, le style élégiaque ovidien et les choix opérés dans l'établissement du texte. Chaque poème est traduit et accompagné d'une discussion ; l'apparat critique et des commentaires grammaticaux poème par poème sont placés à la fin du livre. L'ensemble est d'un maniement commode, malgré l'éloignement de l'apparat critique, et offre aux étudiants et aux non-spécialistes une voie d'accès bien documentée au premier texte érotique d'Ovide.

Jacqueline FABRE-SERRIS.

HORACE, *Satires*, I, with an Introduction, Text, Translation and Commentary, by P. Michael BROWN : Aris & Phillips, Warminster, England, 1993, XI et 194 pages in-8°.

Le premier livre des *Satires* d'Horace est le plus ancien exemple entièrement conservé de ce genre de poésie dans les littératures européennes. Il existe assurément, des *Satires* et de l'œuvre d'Horace en général, de très nombreuses éditions traduites et commentées dans toutes les grandes langues de culture. Elles visent en général un public érudit ; certaines d'entre elles sont déjà anciennes et appartiennent dorénavant à l'histoire de la philologie. Le livre de P. Michael BROWN, dont les dimensions sont assez modestes, poursuit, nous a-t-il semblé, une visée différente. Il s'adresse à tous ceux qui ont à connaître ou à expliquer Horace dans le cadre d'un enseignement universitaire, éventuellement sans pouvoir compter sur une bonne connaissance de la langue latine : et l'on sait combien ce handicap est

actuellement fréquent. Il peut convenir, donc, à des étudiants de littérature comparée autant qu'à des latinistes.

Après une bibliographie, principalement de langue anglaise, l'introduction comprend les paragraphes habituels sur la vie et l'œuvre du poète, la satire romaine avant Horace, la composition et le contenu du livre I, et (très brièvement) les manuscrits et les scholies. Viennent ensuite le texte (sans apparat critique, mais avec de temps à autre une variante indiquée en bas de page) et une traduction qui nous a paru vivante et fidèle. Le commentaire, qui occupe les pages 89 à 194, reprend les mots de la traduction anglaise et non ceux du texte latin, ce qui montre bien la visée didactique. L'auteur y aborde tous les sujets qui peuvent être de quelque intérêt pour l'élucidation de l'œuvre : histoire, prosopographie, intentions littéraires, langue et style. Pour chaque satire, une interprétation d'ensemble précède la partie analytique. Outre une information d'excellente qualité, ce commentaire se recommande par une louable sobriété de ton et une approche très moderne du texte.

Le volume de P. Michael BROWN fait partie d'une série d'éditions commentées d'auteurs grecs et latins dirigée par M. M. WILLCOCK. La relative pauvreté de la typographie est la rançon, sans doute, d'un prix assez bas. Mais à voir un aussi bon instrument de travail, on se prend à regretter la disparition de notre défunte collection *Érasme*, qui pouvait rendre et rend encore, en un style un peu différent, des services analogues.

Hubert ZEHNACKER.

Nicholas HORSFALL, *La villa sabina di Orazio : il galateo della gratitudine. Una rilettura della settima epistola del primo libro*. Premessa di Mariateresa HORSFALL SCOTTI. Traduzione di Mario SCOTTI. (*Horatiana*, 11) : Venosa, Edizioni Osanna, 1993, 98 pages, un index.

Que voilà un livre tonique, bien que décapant, ou justement... parce que décapant ! Il fait sauter allégrement les couches de peinture qu'ont superposées sur l'*épître* I 7 d'Horace des générations de commentateurs, chacun reprenant plus ou moins ce qu'a dit son prédécesseur, parfois en l'infléchissant légèrement. Il nous invite, au contraire, à lire le poème en oubliant toutes les gloses et en nous demandant personnellement : « Que veut dire exactement tel ou tel mot ? », « Quelle est la signification de cet apologue ? ». Dès sa présentation, en quatrième page de couverture, N. HORSFALL avoue avoir toujours été gêné par l'interprétation habituelle : vers 23, crise entre Auguste et Mécène ; en même temps ou peu après, crise entre Mécène et Horace, le premier se montrant trop exigeant quant à la présence à ses côtés de l'homme qu'il a comblé de bienfaits, le second revendiquant sa liberté et proposant de rendre tous les cadeaux reçus, en particulier la ferme de Sabine (on notera au passage que, bien qu'il insère J. PERRET, *Horace*, Paris, 1959, dans sa bibliographie, l'universitaire anglais ne le cite jamais au fil des pages et ne fait aucune allusion à l'explication que donne des vers en question le savant français, p. 133-140). C'est pourquoi, le bimillénaire de la mort du Vénousan fournissant le déclic, notre collègue d'Outre-Manche s'est décidé à écrire un commentaire tout à fait nouveau, ce qui nous vaut ce petit livre alerte, au parler vif frôlant par moments le style de notes (et devenant alors moins clair par abus des parenthèses et des abréviations). Ouvrage un tantinet iconoclaste vis-à-vis des Eduard Fraenkel (« i miei insegnanti erano ancora soggiogati dall'influenza di Eduard Fraenkel, una presenza viva e tremenda ») et autres Syme (« un altro eroe di quegli anni ») !

Selon N. HORSFALL, il n'y a pas eu de crise entre Auguste et Mécène (une créa-

tion de sir Ronald !), pas de crise entre Mécène et Horace. L'interprétation du professeur londonien est basée avant tout sur une traduction nouvelle de deux mots : *resigno* du v. 34 à rendre comme celui du v. 9 par « faire sauter un sceau », c'est-à-dire « révéler », et *reponere* du v. 39, « mettre en réserve, conserver ». D'après lui, les deux *exempla*, celui du propriétaire qui offre ses poires ou celui de L. Marcius Philippus, loin de stigmatiser la conduite du conseiller d'Auguste, doivent s'entendre par antiphrase et montrent *a contrario* ce que ne sont pas les rapports entre Mécène et Horace. Car le Calabrais qui propose ses fruits comme l'invité qui les refuse ne savent ni donner ni recevoir : ingérence, *beneficium* qui ne coûte aucun effort, personnages tous deux têtus et irascibles. Quant au célèbre avocat de la seconde anecdote, sa nature ne paraît pas bonne et ses intentions semblent plutôt mauvaises ! Il a en outre le tort de ne pas adapter ses largesses à l'état et au caractère du bénéficiaire. Celui-ci, de son côté, se montre trop sec (v. 62 et 68). Voilà pourquoi N. HORSFALL peut utiliser dans son titre le terme de « galateo », « manuel de savoir vivre ». De sorte qu'au jugement de notre collègue, loin d'être une remise de Mécène à sa place, cette *épître* est au contraire un éloge de celui-ci et de ses relations avec le poète.

Il y a plus : l'aventure de Vulteius Mena enseigne que chacun doit se connaître pour savoir ce qui lui convient et conserver un équilibre, une mesure, source de bonheur. C'est aussi la leçon à tirer de la fable du renardeau. Il ne faut pas changer ses habitudes quand changent les circonstances ; qui est maigre doit rester maigre pour être heureux, même devant une soudaine abondance de chère. Horace feint d'être interpellé par cet apologue (*compellor* du v. 34 venant du verbe *compellare*) : il menace d'une confession générale (*cuncta resigno*, v. 34) ; il n'échangera pas sa villa de Sabine et les *otia liberrima* qu'il y goûte contre tous les trésors d'Arabie, — mais en son for intérieur les événements ne l'ont pas modifié. Il sait très bien disposer des cadeaux reçus (*donata reponere*, v. 39) et invite Mécène à le vérifier. (Un détail : N. HORSFALL ne met pas en doute que la propriété de Sabine ait été offerte à l'écrivain par Mécène et apparemment il ne connaît pas les pages de A. BRADSHAW, *Horace « in Sabinis »*, dans *Studies in Latin Literature and Roman History, V*, ed. by C. DEROUX, Bruxelles, 1989, p. 160-186, qui non seulement le nie, mais tente en outre de démontrer que l'*épître* I, 7 ne contient aucune allusion à ce domaine, p. 178).

Le texte latin est fourni sans apparat critique et l'édition suivie n'est pas indiquée (à ce propos, ni celle de F. PLESSIS-P. LEJAY, Paris, Hachette, 1903, d'usage scolaire, il est vrai, ni celle de F. VILLENEUVE, Paris, Les Belles Lettres, 1934[1] ne sont mentionnées dans la bibliographie). La traduction est littéraire et élégante ; cela la mène parfois un peu loin du latin. Au v. 13, *prima* n'est pas traduit, pas plus qu'au v. 21 *et feret omnibus annis*. Au v. 40, le nom de Télémaque n'apparaît pas dans le texte italien. Au v. 63, *neget* et *negat*, pourtant bien analysés p. 75, sont rendus de la même manière : « mi rifiuta, dunque ? » — « Ti rifiuta » (à moins que la nuance véhiculée par le subjonctif ne soit à chercher dans « dunque » ?). Au v. 74, *uisus* n'est pas traduit. Au v. 77 *impositus mannis* est banalement rendu par « mentre è sul carro » ; pourtant p. 87, à propos du *caballum* qu'utilise Vulteius Mena pour courir chez L. Marcius Philippus en pleine nuit N. HORSFALL remarque très finement : « Si noti il contrasto con i *manni* ». Au v. 92, *patrone* n'est pas traduit.

Le commentaire est très abondant et révèle d'amples lectures, même si on y relève des lacunes (mais, d'une part, qui pourrait être exhaustif en ce qui concerne la bibliographie horatienne et d'autre part l'auteur invite lui-même à lire le texte plutôt que « la sconfinata bibliografia »). Rien qui pèse grâce au style alerte dont

nous avons parlé, à l'ironie (« Orazio invece, *Lucanus an Apulus anceps*, non avrà ereditato la vecchia passione britannica per la caccia alla volpe », p. 56), voire parfois à l'argot (« Orazio non nega la presenza di grane nella sua vita da *cliens* di Mec. », p. 45). Ici et là sont lancées des hypothèses qui peuvent conduire à de nouvelles recherches (ainsi, p. 94, la raison pour laquelle s'est conservée l'anecdote de L. Marcius Philippus).

Le critique anglais a bien mis en lumière la délicatesse du Vénousan pour traiter ces problèmes pratiques de comportement. Il a tenté de montrer comment pour éviter tout dogmatisme le poète se divertit à détourner de sa droite ligne une lecture trop intense et univoque au moyen de quelques plaisanteries et en se moquant de la cohérence philosophique (p. 62), au risque parfois d'offrir « un défi à la compréhension ». Notre collègue pourtant ne nie pas le sérieux de l'approche éthique même s'il proclame désirer minimiser (a-t-il raison ?) l'engagement philosophique d'Horace (une pierre dans le jardin de J. PREAUX, *Epistulae. Liber primus* (Coll. Érasme, 20), Paris : P. U. F., 1968 ?).

Bref, un petit livre original, qui se dévore de bout en bout avec intérêt, qu'on y adhère ou qu'on n'y adhère pas !

Lucienne DESCHAMPS.

LUCIO ANNEO SENECA, *Teatro, volume primo, tomo primo & secondo.* Testo critico, traduzione e commento a cura di Giovanni VIANSINO (Classici Greci e Latini) : Milano, Arnaldo Mondadori editore, 1993, 745 pages.

Après avoir donné récemment une belle édition commentée des *Dialogues* (voir c. r. de J. FILLION-LAHILLE, *R. É. L.*, 66, 1988, p. 294-295, et F.-R. CHAUMARTIN, *R. É. L.*, 68, 1990, p. 198-199), G. VIANSINO, qui avait publié voici près de trente ans le texte des *Tragédies* (*Corpus Paravianum*, 1965-1966), poursuit son activité au service de Sénèque, en produisant une nouvelle édition du texte, cette fois traduit et commenté. Le premier volume de cette édition (deux tomes élégamment réunis en un étui cartonné), qui s'ouvre sur une introduction et une bibliographie générales, comprend cinq pièces : *La folie d'Hercule, Les Troyennes, Les Phéniciennes, Médée, Phèdre.* Le texte et la traduction de chaque pièce sont précédés d'une introduction et d'une bibliographie particulières et suivis d'un commentaire.

L'introduction générale part des problèmes fondamentaux qui, depuis fort longtemps, nourrissent les controverses sur les tragédies de Sénèque. Quelle fin s'est-il proposé en les écrivant ? Quant les a-t-il écrites ? Quels rapports existent entre les mythes tragiques et la réalité vécue ? Quel type de théâtre représentent ces tragédies ? G. VIANSINO apporte des réponses vigoureusement affirmées, sinon argumentées, sur lesquelles chacun peut, bien entendu, faire des réserves ou exprimer des nuances, en fonction de sa propre vision des choses. C'est en particulier le cas, lorsque les éléments objectifs d'appréciation font cruellement défaut. L'extrême abondance de la production sénéquienne après 62 permet-elle d'exclure de ce temps la composition des tragédies ? Le peu de disponibilité intellectuelle qu'on peut supposer à Sénèque à ce moment-là est-il un motif suffisant pour faire de même avec la période d'exil ? Mais on a, il est vrai, de meilleures raisons de la considérer comme très peu probable, du moins pour certaines pièces. Ainsi, dans *Œdipe*, tel dialogue entre ce souverain et Créon a toute l'apparence d'une discussion entre Néron et son maître sur le pouvoir et l'auteur d'*Octavie* paraît bien s'en être souvenu. Pour le savant italien, l'intention profonde à l'origine des tragédies est essentiellement politique. Sénèque, victime de l'oppression exercée par la famille des Julio-Claudiens,

qui reproduisait, de règne en règne en les aggravant, ses tares morales, a eu comme objectif primordial, en usant du mythe, facteur de généralisation et de distanciation, d'exprimer avec force les désastres d'un pouvoir tyrannique aux mains d'une dynastie frappée de malédiction. En proie au *furor*, le tyran renverse toutes les valeurs, fait du *nefas* la fin ultime en poursuivant l'assouvissement de passions mortifères. L'univers des tragédies est le triomphe du mal absolu, l'expression d'un pessimisme radical sur la nature humaine et même sur la nature universelle, puisque le bouleversement de l'une par le déploiement du mal entraîne celui de l'autre. Et l'on doit reconnaître qu'à l'exception notée de l'*Hercule furieux* il en est bien ainsi. G. VIANSINO insiste sur l'ampleur du contraste entre cet univers et celui de l'œuvre en prose, où la nature apparaît comme un guide infaillible vers le bien, rappelle qu'il est à l'origine de la thèse de la double paternité, s'insurge contre ceux qui voient dans le théâtre une intention pédagogique d'origine stoïcienne d'amener au bien par la peinture du mal et de ses calamités, puisque ce bien ne se trouve nulle part dans la nature, qu'il n'y a pas de *mens bona* à opposer au *furor*. Mais on peut objecter que, si le stoïcisme affirme en principe l'existence en l'homme d'une raison, apte à le conduire au bien et au bonheur, elle ne lui est en fait jamais acquise et l'œuvre en prose est bien souvent le dévoilement des perversions qui la menacent et un effort pour conjurer un sentiment d'impuissance devant elles. Et il ne faut pas perdre de vue l'ambivalence du concept de nature : si le principe qui est à l'origine de l'Univers est bien une droite raison, l'ordre qu'il édifie peut connaître tous les bouleversements avant la conflagration finale.

Afin de rendre la traduction plus claire pour le lecteur moderne, l'auteur y introduit entre crochets des éléments qui relèvent plutôt du commentaire. Cette pratique ne nous paraît pas très heureuse. On saluera, pour finir, la parution de ce travail, fruit d'une longue familiarité avec Sénèque, et on formera le vœu de voir arriver rapidement sa suite.

F.-R. CHAUMARTIN.

Domenico BO, *Le principali problematiche del « Dialogus de oratoribus ». Panoramica storico-critica dal 1426 al 1990* (Spudasmata, Bd 51) : Hildesheim, G. Olms, 1993, 462 pages, DM 88.

Le titre de cet ouvrage n'en indique pas pleinement le contenu. En effet, déjà auteur de deux éditions critiques du *Dialogus de oratoribus* publiées à Turin, respectivement en 1974 (Corpus Paravianum) et 1986 (Corsi Universitari), complétées par quelques articles traitant de questions spécifiques au texte, D. BO nous en présente ici une troisième, mais le texte est précédé d'une introduction qui occupe à elle seule les trois quarts du volume (396 pages sur les 462 de l'ensemble), dans laquelle l'auteur fait en dix chapitres une revue des principales questions qui se sont posées à son propos. Sont ainsi successivement examinés les conditions de la découverte de ce texte (chap. 1 et 2), la paternité du *Dial.*, la tradition manuscrite, les problèmes chronologiques, ceux que suscitent les lacunes du texte, la personnalité des interlocuteurs du *Dial.*, le style, la structure de l'œuvre, les intentions de Tacite lors de sa réalisation. Chacun de ces chapitres constitue une sorte de *Bericht* dans lequel l'auteur établit une liste très détaillée des ouvrages et études qui ont été consacrés à chacune de ces questions depuis la découverte du texte du *Dial.* et en analyse le contenu de façon critique.

Il ne saurait être question d'en reprendre le détail dans ce compte rendu. Indiquons simplement, parmi les résultats les plus significatifs, que D. BO se range du côté de ceux qui ne contestent pas à Tacite la paternité du *Dial.*, qu'en ce qui con-

cerne les manuscrits, il défend une tradition tripartite directement issue de l'*Hersfeldensis* découvert en 1426, mais qu'il met aussi tout particulièrement en avant la prééminence du *Vindobonensis 2960, olim 711* (*V*, XV^e^ s.). En ce qui concerne la chronologie, il fixe la date de l'entretien en 75, et en 101 celle de la réalisation de l'œuvre. Sur la question de la lacune des chap. 35/36, il se range parmi les partisans d'une lacune brève. Le plus long de ces chapitres — il s'étend sur près de 50 pages — et sans doute le plus important, est celui qui est consacré au style; c'est que cette étude conditionne plusieurs des problèmes traités dans les autres chapitres, et notamment celui de la paternité de l'œuvre.

La dernière partie du volume est donc occupée par le texte du *Dial.*; édition critique, mais sans traduction, ni notes ou commentaire. La position de l'éditeur est rigoureusement conservatrice, maintenant souvent, et généralement avec raison, le texte des manuscrits aux dépens des diverses corrections, plus ou moins heureuses d'éditeurs survenues au cours des siècles; citons par exemple, 5, 5 *ferat* (*feras* Lipsius), 6, 6 *alia diu serantur* (*utiliora serantur* Goelzer), 9, 6 *recedendum* (*secedendum* Schele), 11, 4 *tueor* (*tuetur* Pichena), 18,4 *parum antiquus* (*parum atticus* Ursinus), 21, 2 *in hominum* (*in omnium* Acidalius), *conscribuntur* (*inscribuntur* Lipsius), 25, 4 *sanctitatem* (*sanitatem* Rhenanus), 26, 1 *oratorem* (*orationem* Andresen), 34, 5 *non sudibus* (*non rudibus* Lipsius), 40, 2 *sine seruitute* (*sine seueritate* Pithoeus), mais il adopte aussi fort judicieusement certaines d'entre elles telles que 7, 2 *in aluo* Pithoeus (*in alio*), 32, 3 *huius ciuitatis* Halm (*ius ciuitatis*), 40, 1 *contentiones* Richter (*contiones*). Bien entendu, conformément à la position prise dans son introduction, il donne assez souvent la préférence au texte de *V*, contre d'autres leçons, notamment celles de *A* et *B*; il écrit ainsi 1, 3 *prosequar* (*persequar*), 2, 1 *acciperem* (*exciperem*), 5, 1 *modesti* (*moderati*), 6, 2 *illos quin* (*istos quin*), 9, 3 *ceciderit* (*inciderit*), 13, 6 *ueniat* (*ueniet*), 14, 3 *illa* (*ista*), 23, 4 *prope est* (*prope abest*), 27, 2 *perstringit* (*perstringat*), 31, 4 *postulauerit* (*postulauit* ou *postulabit*); cette préférence n'est cependant ni aveugle, ni systématique, et, par exemple, en 11, 2, il choisit *in Neronem* donné par *A* et *B* contre *in Nerone* de *V* et d'un certain nombre d'autres *codices*. D. BO se risque enfin à quelques conjectures personnelles intéressantes : 5, 4 *quatenus de me, inueniri patiar*, 8, 2 *alterius ter, alterius bis*, 15, 3 *contentus*, 17, 4 *equidem*, 26, 3 *sicut his clausula est exclamatio*, 38, 1 *aptior est itemque erit*.

Fruit d'une longue méditation sur ce texte, l'édition de D. BO apporte un renouvellement intéressant à la connaissance du *Dialogus de oratoribus*; elle est complétée par trois indispensables (malgré les réserves exprimées sur ce point par l'auteur lui-même) *indices*, rédigés en collaboration avec Mario SEITA, et par une très copieuse bibliographie. On peut maintenant souhaiter que D. BO nous donne un jour le commentaire qui compléterait heureusement cette édition.

J. HELLEGOUARC'H.

Censorini De die natali liber ad Q. Caerellium. Prefazione, testo critico, traduzione e commento a cura di Carmelo A. RAPISARDA : Bologna, Pàtron editore, 1991, XX-380 pages.

Dans la littérature de l'Antiquité classique, il n'est pas de genre auquel les mots *habent sua fata libelli* s'appliquent avec plus d'à-propos que les écrits de caractère technique. Le cas du *De die natali liber* a sur ce point valeur de preuve. Comme d'autres, cet opuscule connut son heure de gloire au siècle dernier où, en moins de cinquante ans, trois éditions en furent données. Puis, en vertu d'une alternance d'autant plus naturelle que l'état du texte alors obtenu pouvait paraître quasi défi-

nitif, les philologues le négligèrent pendant trois quarts de siècle. Mais la parution, en moins de dix ans, de deux éditions respectivement dues à K. SALLMANN (cf. *R. É. L.*, 62, 1984, p. 444-445) et à C. A. RAPISARDA donne à croire qu'une période nouvelle est en train de s'ouvrir.

De l'aveu même de son auteur, cette édition couronne cinquante ans d'intérêt pour une œuvre mal connue, s'il est vrai qu'on la consulte à des fins de recherche ponctuelle plus qu'on ne la lit. Le caractère substantiel de son travail est en tout cas évident. En ce qui concerne l'établissement du texte, C. A. RAPISARDA s'appuie de manière presque exclusive sur le témoignage des manuscrits les plus anciens : C (Coloniensis Lat. 166, qui date des années 700), P (Vaticanus Palatinus Lat. 1588, première moitié du IX^e^ siècle, que K. SALLMANN fut le premier à pouvoir utiliser) et V (Vaticanus Lat. 4929, qui remonte aux années 860). Le problème de leurs rapports ne se pose pas à ses yeux dans les mêmes termes que pour son prédécesseur immédiat.

Le texte retenu innove en quelques points sur lesquels il s'était expliqué dans deux articles publiés dans le *G. I. F.* de 1981 et 1989. Aussi se contente-t-il de résumer dans les notes *ad loc.* de son commentaire l'argumentation qu'il y développait. C'est ainsi qu'en 4, 1, il supprime (*contra*, K. SALLMANN) les mots *ex his quaedam* qui ne figuraient pas dans un manuscrit utilisé par Alde Manuce le jeune et dans lesquels il reconnaît, sans doute à juste titre, la glose d'un lecteur passée dans le texte. En 4, 3, il conserve tels quels les mots *eiusque rei exempla dicunt quod negant*. En 4, 11, où les manuscrits donnent *ut in Italia*, il supprime les deux derniers mots qui proviennent sans doute d'une glose et opte pour la correction économique de *ut* en *et*. En 16, 2, il corrige en *quidem* la leçon *quidam* des manuscrits. En 22, 7 enfin, il nous paraît qu'il est dans le vrai lorsqu'il développe en *alterni menses ad undetricenos alterni ad tricenos* ce qui apparaissait dans CPV sous la forme réduite *alterni menses ad tricenos*.

Le *De die natali liber* traite, on le sait, d'astrologie et de chronologie. Astreint de par son contenu à des exigences de sobriété et de précision, C. A. RAPISARDA en donne une traduction fidèle en même temps que lisible. Le commentaire qui lui fait suite ne biaise pas avec la difficulté. Il s'appuie sur une bibliographie de vingt-cinq pages dont chacune contient en moyenne vingt-cinq titres. Nous nous permettrons d'y ajouter A. MAGDELAIN, *Cinq jours épagomènes à Rome?* (*R. É. L.*, 40, 1962, en référence à la discussion des problèmes qui touchent à l'intercalation) et E. LA ROCCA, *La riva a mezzaluna* (Rome, 1984) en référence à la question des jeux séculaires.

Jean-Claude RICHARD.

Joachim FUGMANN, *Königszeit und Frühe Republik in der Schrift « De viris illustribus urbis Romae » — Quellenkritisch-historische Untersuchungen. I : Königszeit* : Frankfurt/u/Main-Bern-New York-Paris, Verlag Peter Lang (Stud. z. klassischen Philologie. Band 46), 1990, 347 pages, 15×21.

Notre collègue de l'Université de Constance donne ici le début d'une somme qu'il compte poursuivre jusqu'au Décemvirat. Pour l'heure, ce volume dense ne va que jusqu'au chap. IX du *DVI*, c'est-à-dire jusqu'à Tarquin Collatin. Le « cofondateur » de la République, Brutus est déjà rejeté du côté républicain, même si sa geste se déroule en partie sous le règne de Tarquin.

On sait que le *DVI* présente, sous forme de courtes biographies, un catalogue canonique des hommes illustres de la République (+ quelques femmes et quelques ennemis de Rome d'ailleurs). Écrit probablement au IV^e^ siècle par un anonyme,

l'ouvrage nous est parvenu sous des noms d'auteurs divers, Pline et Aurelius Victor étant les plus courants. Cet ouvrage pose de nombreux et difficiles problèmes, auxquels l'auteur consacre une longue introduction (67 p.). D'abord, une tradition manuscrite double (au moins !) pose avec acuité la question de savoir si les derniers chapitres, qui font la jonction, dans le *corpus Aurelianum* (classe A), avec l'œuvre d'Aurelius Victor, font partie du recueil original, ou bien s'il faut ne tenir pour authentique que la version courte (classe B), qui va jusqu'à la mort de Pompée (mutilée à la fin d'ailleurs). Autre casse-tête : le problème des sources de l'Anonyme, qui se trouve au carrefour de plusieurs traditions : biographique, historiographique et d'*exempla* (notamment les inscriptions du Forum d'Auguste). Nous avons là une mise au point prudente et exhaustive qui est la première depuis une trentaine d'années. Seul problème non évoqué, celui, plus général il est vrai, de la finalité d'un tel ouvrage : sans doute un sursaut culturel du paganisme finissant face à l'envahissement du christianisme et de ses valeurs.

L'ouvrage commente ensuite chacune des neuf biographies, chapitre par chapitre, et même phrase après phrase. Après une copieuse introduction à chaque chapitre, le commentaire s'attache à élucider tous les aspects du texte. La confrontation de celui-ci avec les textes traitant des mêmes sujets est un régal pour l'esprit. Un *index nominum et rerum* suit une bibliographie très complète, à laquelle il convient à présent d'ajouter le commentaire de C. AMPOLO sur la *vie de Romulus* par Plutarque (Milan, Mondadori, 1988), l'ouvrage de E. GABBA, *Dionysius and « the history of Archaic Rome »*, Berkeley-Los Angeles, Oxford, 1991, les éditions récentes de *la Storia di Roma*, I, 1988 et de la *Cambridge Ancient History*, I, 1989, et le vol. 39 de *Pallas* (1993) consacré au récent colloque sur *Denys d'Halicarnasse, historien des origines de Rome* (Montpellier, 1992).

Le point faible de cet ouvrage pourrait être qu'il ne s'appuie pas sur une nouvelle recension des manuscrits. On comprend au demeurant l'auteur : il existe à l'heure actuelle plus de cent cinquante manuscrits recensés de la classe B; par bonheur, si l'on peut dire, la classe A n'en comporte que deux, mais le problème se trouve compliqué par la perte d'un manuscrit, le *codex Metelli*, que le premier éditeur, Schott, avait utilisé et qui contient d'intéressantes leçons, ainsi que par des biographies finales parfois différentes, tant pour l'identité des *viri illustres* que dans leur contenu, selon les manuscrits. Ne voulant pas se lancer dans cette entreprise dont nous savons d'expérience combien elle est ardue, l'auteur s'est donc contenté de se fonder sur les trois éditions scientifiques existantes : celles de PICHLMAYR (corr. GRUENDEL, Leipzig, 1966), de SHERWIN (Norman, 1973) et de WIJGA (Groningen, 1890). Avec un sens très sûr du texte, il a choisi en général les leçons de la meilleure... qui est aussi la plus ancienne, celle de WIJGA. La Teubner est en retrait, et non seulement pour l'apparat critique, mais même pour l'établissement du texte; quant à celle de SHERWIN, elle est l'exemple même de ce qu'il ne faut pas faire : retenir systématiquement les leçons des manuscrits les plus anciens, même quand elles sont évidemment fautives.

Hormis une bévue (en II, 4, la phrase *Sabini ob raptas bellum aduersus Romanos sumpserunt* a été omise et n'est pas commentée), le texte retenu fait honneur au sens de la latinité de l'auteur. Si l'on ose parler ici d' « avis d'expert », voici les seuls endroits où nous divergeons d'avec ses choix :

II, 4 : nous préférons, comme plus conforme à l'usage de l'auteur du *DVI*, la leçon *aedes Romulo in colle Quirinali*, à *aedes in c. Q. R.*

III, 3 : nous nous rallions à l'opinion de WIJGA : après *post annos*, il y a certainement une lacune dans le texte; sa suggestion, non retenue par FUGMANN, (*quingentos fere*) nous paraît satisfaisante.

IV, 3 : les raisons de maintenir la forme des manuscrits, d'ailleurs souvent peu lisibles ici, *Coelium*, au lieu de la correction minime *Caelium* de WIJGA, ne nous ont pas convaincu.

V, 4 : pour notre part, nous retiendrions la suggestion de WIJGA *fertur ⟨Fertor⟩ Resius* (cf. *I. L. S.*, 61 ; *De praen.*, 1).

VII, 1 : la leçon *Spurii* nous semble préférable à *Tullii*.

IX, 1 : Prudemment, l'auteur a conservé le texte des manuscrits : *Tarquinius Collatinus, sorore Tarquinii Superbi genitus*, malgré son identité avec le début de X : *Junius Brutus, sorore...* Ne faudrait-il pas avoir ici l'audace de considérer que le texte est corrompu, et lire *fratre T. Prisci* ? Nous nous posons la question.

Enfin, au même endroit, nous pensons qu'il faut retenir la leçon *luxu* plutôt que *lusu* (cf. Liv., I, 57, 9).

On voit en tout cas que nos divergences sont rares avec FUGMANN. Son livre doit absolument prendre place sur les rayons de tous ceux qui travaillent — ou qui peuvent être amenés à se pencher — sur les « siècles obscurs » de Rome. Cette somme leur rendra les plus signalés services.

Paul M. MARTIN.

IORDANIS, *De Origine actibusque Getarum*, ed. F. GIUNTA et A. GRILLONE, Fonti per la storia d'Italia n° 117, Ist. Stor. Ital. per il Medio Evo : Rome, 1991, XLVII + 205 pages.

Les *Getica* de Jordanès, rédigés en 551-552, proposent sous la plume d'un Alain acculturé l'histoire d'un peuple, depuis la sortie de la matrice scandinave jusqu'à son heureuse défaite, lors de la reconquête de Justinien. Cette narration, si intéressante pour les spécialistes du *Barbaricum*, offre aussi au latiniste des pages d'un grand souffle, par exemple le récit de la bataille des Champs Catalauniques. Mais jusqu'à présent le texte se lisait dans l'édition des *Monumenta* où Th. MOMMSEN s'était cru obligé de respecter la langue des copistes carolingiens. F. GIUNTA et A. GRILLONE qui utilisent un nouveau témoin, le *codex Panormitanus*, restreignent très sensiblement ces dégradations morphologiques et de syntaxe, et, de surcroît, ils reconstituent une genèse de la tradition axée primitivement sur deux pôles, l'un en Italie, l'autre à Constantinople, les altérations ultérieures s'expliquant par une compréhension variable des abréviations originales. Cette double ramification se conçoit, quand on tente — mais la question reste ouverte — de reconstituer une biographie de Jordanès. Selon la synthèse de B. LUISELLI parue en 1976, le notaire arrivé en Italie en 538 serait l'évêque de Crotone qui, en 552, assiste le pape Vigile retenu à Constantinople. Comme les œuvres de Jordanès — à côté des *Getica*, il y avait aussi des *Romana* — sont adressées à un ami Vigilius, la combinaison paraît plausible, qui à un séjour en Italie ferait succéder une phase orientale. En 552, à en croire B. LUISELLI, Jordanès aurait donc derrière lui plusieurs années d'étude, probablement à Vivarium et de ses nombreuses lectures — y compris celle de l'*Histoire Auguste* — on retrouverait la trace dans les *Getica*. On le voit, cette construction suppose une fondation de Vivarium par Cassiodore aux environs de 540. Nous avons eu l'occasion (cf. *Bonner Historia Augusta Colloquium 1982/1983*, p. 89-129) de montrer que l'école chrétienne, telle que la définissent les *Institutiones*, est plus récente de deux décennies et que, par conséquent, les *Getica* ont été élaborés en Orient. Cette précision ne contredit pas les conclusions de l'enquête codicologique qui, elle, postule simplement le parallélisme Est-Ouest.

A un apparat critique qui prend en compte le reclassement des trois familles

de manuscrits en rejetant en appendice les variantes mineures est joint — toujours dans un latin, hélas, académique — un très bref commentaire qui renvoie aux sources antiques et à la bibliographie moderne (les études en français, malgré quelques grandes figures, y sont en position de faiblesse). A la fin du volume, les *index* sont d'une extrême utilité : ils fixent la graphie des noms propres, relèvent toutes les anomalies historiques ou grammaticales, dressent enfin un sommaire par règne de la geste des Goths, puis de celle des deux branches ostrogothique et wisigothique. Ce conspectus souligne encore davantage l'importance de l'emprunt, via Symmaque le Jeune, à la *Vita Maximini*.

Il était d'une grande témérité d'incriminer l'ouvrage de MOMMSEN; sans manquer de respect à l'égard du *Urstifter*, on peut dire que le pari a été gagné.

J.-P. CALLU.

SANCTA BIRGITTA, *Revelaciones*, Book VI, edited by Birger Bergh : Stockholm, Kungl. Vitterhets Historie och Antikvitets Akademien, 1991, 288 pages in-8°.

Birgitta (1303-1373), noble suédoise, mariée à treize ans, eut huit enfants; veuve à trente et un ans, elle fonda les religieuses du Saint-Sauveur, puis vécut à Rome de 1350 à sa mort; c'est l'époque de la papauté d'Avignon. En Suède et à Rome elle eut de très nombreuses visions du Christ ou de sa Mère, parfois d'un saint dont elle visitait le tombeau. Elle les a racontées dans sept livres, écrits ou dictés en suédois; la version latine fut revue par l'évêque Alphonso [1]. Elle est la « sponsa » du Christ, comme à peu près à la même époque Catherine de Sienne (1347-1380). Il était très beau, dit sa Mère, « nunquam super (corpus eius) aliquis pediculus vel alius vermis venit, quia vermis reverenciam factori suo exhibebat ». Avant une vision, une nuit de Noël, Birgitta exulte, elle sent dans son cœur « motum sensibilem admirabilem, quasi si in corde esset puer vivus et volvens se et revolvens ». Certains religieux mettaient en doute l'origine céleste de ses visions, mais ils sont rabroués par le Christ et l'un d'eux meurt paralysé. Elle-même conteste celles d'un moine et de fait le Christ prouve qu'elles viennent du diable. Il ordonne à sa « sponsa » de mettre par écrit et de répandre les révélations qu'elle a reçues; elles prendront la place des Livres Saints dont l'enseignement a perdu son efficacité [2]. Au centre de la doctrine : le péché, qui sous ses multiples formes est toujours attachement à ce monde-ci, le diable et les démons, souvent sous l'aspect d' « Ethiopes », le Purgatoire et ses supplices, le Jugement, l'Enfer; la confession a donc un rôle capital. L'une des plus longues visions rapporte les plaidoyers opposés du diable et d'un ange qui tous deux revendiquent l'âme d'un défunt devant le Christ-juge; celui-ci met l'affaire en délibéré (chap. 39); quatre ans après l'âme est condamnée au Purgatoire jusqu'au Jugement, mais l'ange et la milice céleste supplient le Seigneur qui pardonne tout (chap. 40). Quelquefois le Christ ou sa Mère chargent la « sponsa » de transmettre leurs instructions à une abbesse, à un confesseur; Clément VI reçoit de sévères avertissements et elle voit un pape futur de retour à Rome; parfois la « sponsa » sollicite la Mère qui sert de médiatrice. Au total on a l'image d'une sainte autoritaire dont la dévotion voile à peine la volonté de domination. — C'est ici la première édition critique de ce texte intéressant pour l'histoire de l'Église et la psychologie du sentiment religieux.

1. N'a-t-il pas mis du sien dans une formule comme « malediccio in indurantes se et misericordia in humiliantes se » (chap. 34, 14) qui rappelle « parcer subiectis et debellare superbos » ?

2. Le texte (chap. 54, 13) parle d'une nouvelle Révélation; le titre seul, dû à l'évêque, l'identifie expressément à ce livre. D'autre part les chapitres 110-122 ont été ajoutés à partir de la 2e édition et une bonne partie de ces additions ne serait pas de Birgitta.

Onze manuscrits, déjà éprouvés pour les livres I, V et VII permettent de reconstituer l'archétype; mais B. Bergh démontre qu'en plus de soixante points celui-ci s'écarte du texte original : dans « Nec secundum parentes seculi vivebam » il faut substituer « potentes » à « parentes »; au lieu de « utimini creaturis que videtis » (1re éd. impr. 1492 : « quas ») on lira « creatis », le mot « creata » revenant plusieurs fois dans les *Revelaciones*. Point de notes en dehors de l'apparat et des références bibliques; un glossaire explique les mots absents du dictionnaire de Georges ou pris dans une acception qu'il ignore; suivent deux index des personnages (1° ceux qui sont nommément désignés, 2° ceux qu'a identifiés l'érudition moderne sous les titres de « sacerdos », « episcopus » ou « magister »), puis un index géographique; pour plus amples renseignements on est renvoyé aux volumes déjà publiés ou à des articles (bibliographie au début). Cette édition est un modèle de précision scrupuleuse et de concision.

Jacques CHOMARAT.

Histoire littéraire.

La langue latine, langue de la philosophie. Actes du colloque de l'E. F. R. et de l'Université *La Sapienza* (Rome, 17-19 mai 1990) : Rome, E. F. R., 1992; 364 p.

Ce beau volume contient les vingt et une communications présentées à ce colloque, où P. GRIMAL a été omniprésent : au début, au milieu et à la fin. On peut penser qu'il a fait beaucoup pour donner le thème directeur de ces réflexions sur la philosophie romaine : assurément la philosophie spéculative grecque est à l'origine, mais à Rome on ne s'est pas contenté de traduire ou d'adapter, on a aussi apporté une contribution personnelle et rien ne le montre mieux que la constitution d'une langue philosophique latine. Celle-ci renferme nombre d'emprunts au grec, à commencer par *philosophia*, qui parfois ne sont même pas translittérés, car les philosophes latins sont en principe bilingues. Ailleurs, le modèle grec a entraîné la création d'un calque morphologique : *probabilis, spiritalis* ou l'élargissement sémantique d'un terme préexistant : *notio, reuelare*; le processus a commencé tôt et a persisté jusqu'à l'époque moderne. Il reste des différences : οὐσία a eu du mal à trouver un équivalent, *essentia*, postérieur à Cicéron et repoussé par Sénèque; d'autre part le latin ne pèche pas toujours par misère terminologique, puisque λόγος se dédouble en *sermo* et *ratio*, tandis que le grec n'a pas l'équivalent exact de la paire *animus-anima*. P. GRIMAL insiste avec raison sur le travail de la langue sur elle-même : différenciation et approfondissement. D'autre part, un Sénèque — cela est d'ailleurs conforme à sa visée éducative — puise avec beaucoup de finesse dans le fonds latin, qui lui permet souvent d'enrichir sa pensée grâce aux « harmoniques » que développent certains mots latins, tels que *conscientia*.

La curiosité latine pour la philosophie s'est éveillée très tôt : les premiers écrivains, Plaute et Ennius sont très au fait; c'était déjà le cas d'Appius Claudius le Censeur un siècle auparavant. La Loi des XII Tables au Ve siècle est marquée par la philosophie politique grecque; on pourrait facilement remonter aux Tarquins, et même plus tôt. L'hellénisation de l'Italie remonte en effet très haut, aux Mycéniens sans aucun doute; quant à la philosophie grecque elle a trouvé partout des terres d'élection : dans le Bruttium, en Lucanie et en Sicile; il suffit de noter les noms de Pythagore, des Éléates, d'Empédocle et d'Épicharme. La philosophie ne s'est d'ailleurs pas répandue que par les théoriciens, mais aussi par la poésie et le théâtre, il ne faut pas l'oublier.